

PATRICE GAIN

**TERRES
FAUVES**



LE MOT ET LE RESTE

PATRICE GAIN

TERRES FAUVES

LE MOT ET LE RESTE

2018

« Il est difficile de savoir combien un homme est simple ou compliqué. Quand on devient trop sûr, généralement on se trompe. »

« Il y a ceux qui dévorent et ceux qui sont dévorés. C'est un bon principe de départ. Et ceux qui dévorent sont-ils plus immoraux que ceux qui sont dévorés? »

John Steinbeck

I

Je n'aime pas les carrefours. Ces routes qui se croisent et se ressemblent tant. Leur antagonisme m'opresse. Je préfère les longues lignes droites. J'aime quand le temps passe sans faire de vagues. Les pires sont ceux qui orchestrent la circulation des campagnes à coups de pancartes rouillées et de destinations hasardeuses. Celui qui se dessinait dans la lueur blanche des phares de ma voiture était un modèle du genre: criblés de balles, les panneaux étaient illisibles et n'apportaient aucune indication probante si ce n'est sur l'état de désœuvrement des populations locales. J'ai ouvert ma vitre. Seul le ronronnement du moteur habitait la nuit froide et sans lune. Devant moi, comme à l'est et au nord, les routes rectilignes étaient des flèches plantées dans la masse ouateuse et inquiétante des ténèbres. Vers l'ouest, le halo de la ville rejoignait sur l'horizon les lumières célestes. Sans bien savoir pourquoi, j'avais suivi la rive de l'Hudson. Il m'avait semblé que c'était la chose à faire. Prendre ma voiture et rouler sans réfléchir. J'avais fini par me perdre dans un de ces comtés ruraux du nord de New York où il ne me serait jamais venu à l'esprit de mettre les pieds en temps normal.

Un fourmillement désagréable avait pris naissance dans les premières phalanges de mes mains avant de se propager dans ma poitrine et de remonter jusqu'à la racine de mes cheveux. Je pouvais le sentir les gagner un par un. Je n'ai jamais su gérer mes émotions ni prendre de décisions tranchées. J'ai fait demi-tour. Le pesant désarroi qui m'affligeait depuis la fin de journée ne semblait aucunement prêt à se laisser distraire par une virée nocturne.

Il était dix heures passées quand le téléphone a sonné. J'étais allongé sur mon lit et par la fenêtre ouverte de la chambre j'écoutais monter le tumulte de la rue. J'ai tendu la main vers la table de nuit et j'ai attrapé mon portable. Le nom de Sydney s'affichait sur l'écran. J'ai décroché. Ça faisait cinq jours qu'il cherchait à me joindre. Je n'avais pas envie d'entendre ce qu'il avait à me dire, mais je ne pouvais pas faire la sourde oreille indéfiniment, d'autant que Sydney Baldaci était un des rares éditeurs à me faire travailler.

— Toujours vivant? Une semaine que je te cours après. Même Louise dit ne pas avoir de tes nouvelles. Tu es où?

— Je suis dans un hôtel, du côté de Rockaway Beach.

— Je peux savoir ce que tu fiches?

— Je ne sais pas très bien. J'avais besoin de voir la mer. De la respirer.

— Tu crois vraiment que le Queens est l'endroit rêvé pour prendre des vacances?

— Je ne prends rien. Je me suis juste rendu à l'évidence.

— Garde tes phrases à la con pour les textes que je te paye à prix d'or et dis-moi si tu as avancé sur l'ouvrage de notre cher gouverneur.

— Je lui ai envoyé mon travail il y a dix jours, mais je crains que ce type ne sache pas bien de quoi doit traiter son livre. Il change d'avis à chaque journal télévisé.

— OK, OK, mais tu sais comment sont ces politicards! Je l'appellerai demain pour convenir d'une idée directrice. Et ton nid d'amour? Tu t'es enfin décidé à lâcher la bride?

— Louise m'a quitté, Sydney. Vendredi dernier. Enfin pour être exact, elle m'a dit qu'elle en avait marre de m'avoir dans ses pattes. Je suis sorti. Prendre l'air. J'ai tourné en rond une bonne partie de la nuit et finalement j'ai échoué ici. Je n'ai pas bougé depuis.

Il y avait eu un silence.

— Putain, David, quand ça ne va pas, tu fais vraiment des trucs de dingue! Je ne savais pas que ça ne collait plus vous deux. Entre nous, elle est un peu spéciale non? Je me suis toujours demandé ce qu'elle pouvait bien faire avec un type comme toi.

— Elle aussi probablement. Pour le gouverneur Kearny, c'est au-dessus de mes forces. Vois avec lui. Je vais avoir besoin de faire un break quelques jours pour digérer tout ça.

— N'y pense même pas. Il compte sur son livre pour gagner les voix de sa réélection. Tu connais ma maison d'East Hampton?

— Non. Je déteste la campagne. J'ai horreur du vide.

— Au bord de l'océan, et c'est tout sauf un trou. Tu files là-bas, tu te remets au boulot, tu te fais une raison et quand tu auras fini de pleurnicher sur ton sort fais-moi signe.

Avant de raccrocher, il avait ajouté que si je ne terminais pas le travail je pouvais m'asseoir sur sa rémunération. Sydney était comme ça. Il parlait beaucoup d'argent. Il changeait de filles comme de voitures et ne prêtait un réel intérêt qu'à son job. Les états d'âme, ce n'était pas son truc. Je lui disais qu'il n'était pas à l'abri, que ça pouvait lui arriver un jour. Ça le faisait doucement rigoler. Je l'aimais bien, contrairement à son style de vie qui compilait carriérisme et mondanité.

Je me suis levé et j'ai filé jusqu'à la mer en voiture. Assis sur un des murets qui bordent la plage, j'avais observé cinq

surfeurs qui bataillaient dur pour naviguer sur de maigres vagues. La mer avait mauvaise mine. Elle psalmodiait un vague requiem. Les gars semblaient prendre plaisir à jouer avec la mélancolie du jour et l'océan alangui. Une façon bien à eux de lutter contre je ne sais quoi, peut-être juste l'ennui. Je ne voyais aucune autre raison de patauger dans des eaux sombres et froides. J'avais ensuite traversé Cross Bay Bridge pour aller marcher dans les ruelles de Broad Channel. De fragiles maisons de bois, perchées au-dessus des eaux de Jamaica Bay sur des troncs de cèdres rouges. J'ai déjeuné dans l'une d'entre elles qui abritaient un minuscule restaurant. Elle était recouverte d'un bardage en clins badigeonnés au lait de chaux. De l'autre côté de la baie, Manhattan érigeait fièrement ses tours. J'aime New York plus que tout autre endroit sur cette planète. Je ne connais rien de plus vivant que cette ville.

Louise me taraudait toujours autant l'esprit. À moins que ce ne soit la fin de notre histoire. Un sentiment ambigu, comme quitter la salle chaude et confortable d'un cinéma par une nuit neigeuse de janvier après un film médiocre.

J'ai terminé la bouteille de chardonnay en provenance d'un chai californien avant d'aller faire la sieste dans ma voiture. Je me suis réveillé avec un mal de tête et une contravention sur le pare-brise. Dans l'habitacle l'air était devenu irrespirable, un mélange de mauvaise haleine et de transpiration aigre. J'ai roulé le long de la côte, jusqu'à Breezy Point, vitres grandes ouvertes. Je me suis garé pas loin du mémorial du 9/11. Une simple croix réalisée avec deux poutrelles tordues. La date gravée dessus à la baguette à souder. Sommaire comme la sauvagerie et brutale comme la mort. Un vent froid s'était levé. J'ai marché sur le sable. La plage était déserte. Seuls quelques limicoles glanaient des vers en fouillant la vase de mer. Perchés sur leurs longues pattes fragiles, ils picoraient

en rythme, avec élégance, sans jamais faire abstraction du monde qui les entourait. Ces grands voyageurs étaient tirés à quatre épingles malgré les innombrables difficultés de leur migration. Une semaine à moins de vingt kilomètres de chez moi et j'avais déjà le moral et l'aspect d'un doughboy sortant des tranchées de la Grande Guerre, quelque part en Europe. Je suis retourné à ma voiture en regardant mes pieds.

En arrivant à l'hôtel, j'ai réglé ma note et pris la direction de Park Slope. J'avais dans l'idée de me reprendre un peu en main, de suivre les conseils de Sydney et d'aller récupérer quelques affaires chez moi avec le secret espoir de ne pas y croiser Louise. Je fuis les conflits autant que je peux, ce qui me donne parfois le sentiment d'être très futé, mais le plus souvent d'être lâche. Après avoir traversé le pont levant de Marine PKWY j'ai suivi la côte sans me presser. Au 89 Degram Street mon cœur s'est accéléré. Je me suis garé devant le bâtiment de briques rouges haut de quatre étages. L'appartement était éclairé, mais ça ne signifiait pas avec certitude qu'il était occupé. Louise oubliait fréquemment d'éteindre avant de sortir. Je me suis essuyé les mains sur mon pantalon et je suis monté jusqu'au troisième. J'ai collé mon oreille contre la porte. Un silence prometteur m'a incité à entrer. Le matériel d'escalade et le vélo de Louise traînaient dans le vestibule. Louise aimait le désordre. Pas moi. Nous étions souvent en conflit sur ce sujet. Je suis allé dans la chambre. Je me suis changé puis j'ai entassé des vêtements dans un sac avec mon ordinateur et tout mon travail en cours. Sur une feuille de papier j'ai écrit : « Louise, je serai de retour dans une semaine. Ça devrait te laisser le temps de te retourner. Prends bien soin de toi. » J'aurais aimé pouvoir m'étendre plus longuement, mais crayonner ces quelques mots m'avait été douloureux. Je suis sorti à regret. En fermant la porte derrière moi j'avais eu le sentiment

que rien ne serait plus jamais comme avant, que les jours prochains allaient m'être très pénibles à vivre. Rien ne me permettait d'entrevoir que j'étais bien en deçà de ce que me réservaient les semaines à venir.

II

J'ai mis le sac dans le coffre de ma Subaru et j'ai pris la direction de Brooklyn. Sur le pont de Kosciuszko les voitures roulaient au pas. J'ai allumé la radio, branché mon téléphone et JJ Cale a orchestré ma mélancolie avec « I Got The Same Old Blues ». C'était bon de patienter avec lui en regardant les bateaux et les barges pleines à ras bord de je ne sais pas bien quoi, tracer leurs sillons sur les eaux troubles de Newtown Creek. Après le pont, les voitures se sont dispersées comme par enchantement. La nuit tombait et je me demandais déjà comment j'allais bien pouvoir trouver la maison de Sydney à East Hampton.

Il était vingt et une heures quarante quand je suis arrivé devant la résidence de Baldaci. La maison faisait face à la mer. J'avais craint qu'elle ne soit isolée, mais ce n'était pas vraiment le cas. La courte allée conduisant au perron s'était allumée. Les ténèbres alentour n'en furent que plus sombres encore. L'intérieur était bourgeois et confortable. Sur la table il y avait un mot à mon intention : « Tu trouveras tout ce dont tu as besoin dans le frigo et du matériel de pêche dans l'appentis si le cœur t'en dit. J'ai fait mettre le chauffage et

préparer à l'étage la chambre qui donne sur la mer. Passe une bonne nuit et remets-toi au boulot demain. On se voit dans la semaine. Sydney ». La maison était abominablement silencieuse. J'ai fermé les rideaux et allumé la télévision. Je me suis ensuite allongé dans le canapé et j'ai tiré à moi les couvertures pliées sur les accoudoirs avant de sombrer dans un mauvais sommeil.

Les infos du jour m'ont réveillé. Elles étaient mauvaises, d'où qu'elles viennent. Puis le visage du gouverneur Andrew Kearny est apparu sur l'écran. Il s'exprimait en direct d'Utica, dans le comté d'Oneida. Il était question de violences entre les communautés bosniaques et italiennes. Je me suis levé en pensant que le sort s'acharnait contre moi. Je suis allé me faire un café puis je suis revenu écouter la bonne parole distillée par le gouverneur Kearny. Il exposait son programme pour lutter contre la criminalité. Il répétait inlassablement ces mots-clés : répression, éducation, lutte contre l'immigration, oisiveté (mère de tous les vices), valeurs du sport, en s'appuyant sur l'exemple de « son grand ami l'alpiniste Dick Carlson ». Ce n'était pas la première fois que je l'entendais citer le nom de Dick Carlson, mais celui-ci n'apparaissait pas dans la liste des célébrités qu'il m'avait demandé de coucher dans son bouquin. Ce type était un personnage énigmatique qui paraissait année après année en haut du tableau des personnalités préférées des Américains sans que l'on sache bien pourquoi. Le *Washington Weekly* venait de publier son classement annuel et Dick Carlson était de nouveau dans le top ten, entre Marc Zuckerberg et Sandra Bullock. Il avait été conseiller du président Carter pendant une paire d'années et avait ensuite compilé quantité de titres honorifiques avant de disparaître de la scène politique. Il devait bien avoir quatre-vingts ans aujourd'hui et j'étais surpris d'entendre

Kearny s'étendre sur le parcours de cet homme, bien que je sache qu'avec ce type de personnage il ne faut jamais s'étonner de rien.

Je suis passé sous la douche puis j'ai enfilé un pull en laine avant d'ouvrir la baie vitrée. La plage se trouvait à une vingtaine de mètres de la maison, juste après la terrasse en bois. Une lumière froide éclairait un océan aux vagues frangées d'écumes étincelantes. Le grondement de la mer occupait tout l'espace. Je me suis avancé sur la terrasse. Un vent fort transportait de fines particules de silice comme autant d'aiguilles qui se fichaient dans mon visage. Je me suis retourné. Le vent traversait mon pull et je sentais son souffle humide me lécher l'échine. Les maisons voisines étaient assez éloignées les unes des autres. Elles semblaient inhabitées. Je me suis senti soudainement très seul. J'ai pris mon blouson, mes clés de voiture et je suis sorti.

Le centre du village était à peine plus animé. Les branches chauves des arbres qui bordaient la grande rue me flanquaient des frissons. Je ne connais rien de plus déprimant qu'une station balnéaire hors saison. J'ai cherché un moment avant de trouver un restaurant ouvert. Je me suis garé en face d'une enseigne en forme d'espadon qui portait l'inscription *Café Max*. Une dizaine d'ouvriers étaient alignés devant le bar et buvaient du café en mangeant des œufs brouillés. J'ai commandé la même chose et je suis allé m'attabler au fond de la salle sur une froide banquette de moleskine grenat. Je regardais les rares clients entrer et sortir en priant pour que ce va-et-vient ne se tarisse pas. Et puis le poids qui écrasait ma poitrine s'est fait plus léger. Je me suis levé et je suis retourné à la maison. Le mieux que je pouvais faire en attendant des jours meilleurs était de me plonger dans le bouquin du gouverneur.

En milieu d'après-midi j'ai reçu un mail du chargé de communication d'Andrew Kearny. J'avais rencontré ce type

à plusieurs reprises. C'était un personnage fade et hautain qui calquait son mentor et assénait ses avis d'un ton cassant. Sa proximité avec le pouvoir l'autorisait à en ramasser quelques miettes dont il se gargarisait. Il regardait le nègre littéraire que j'étais avec condescendance. Je préférerais cent fois avoir affaire à l'original qu'à la copie. Son mail me dressait la liste des points que son boss voulait retravailler. Elle était plus courte que je ne l'avais craint. Si ce n'était la dernière phrase m'annonçant que le gouverneur Kearny négociait avec Sydney Baldaci l'ajout d'un nouveau chapitre au texte, j'aurais pu penser terminer son livre dans les quarante-huit heures. Mais après tout, c'était du travail et je n'allais pas m'en plaindre.

En fin de soirée Sydney m'appelait. Il était près de vingt-deux heures.

— Salut, David. Comment tu te sens ? La maison te plaît ?

— Je me sens aussi mal que possible et je préfère de loin mon appartement de Park Slope.

— J'ai pour toi deux bonnes nouvelles et une moins bonne. Le gouverneur Kearny vient de m'appeler. T'as fait du bon boulot, il est satisfait du texte à part deux ou trois points qu'il souhaite approfondir.

— Je suis au courant, j'ai reçu un mail de son chargé de communication.

— C'était la première bonne nouvelle. La deuxième c'est qu'il faut que tu rappiques à New York demain matin.

— Tu aurais dû commencer par celle-là. Et la mauvaise ?

— Tu as un vol réservé à quatorze heures demain pour Valdez.

— Valdez ? En Alaska ?

— T'en connais d'autres ?

— Ce n'est pas possible, tu sais comme je suis, je ne supporterai pas. Plutôt mourir ici que d'aller m'enterrer là-bas.

— Écoute : le gouverneur s'est entiché de Dick Carlson. Ce type est le premier américain à avoir gravi un sommet de plus de 8 000 mètres, rien que ça, et les gens l'adorent. Kearny veut s'en faire une icône acquise à sa cause. Deux, trois jours. Je te demande juste ça. C'est pas la mer à boire !

— Je peux aussi bien m'entretenir avec lui par téléphone.

— Arrête un peu de te plaindre, tu veux ? Le gouverneur souhaite que tu le rencontres chez lui pour mieux t'imprégner du personnage. Il attend un texte puissant. Un nouveau chapitre qu'il souhaite intégrer à son livre. Le côté homme vertueux, audacieux, porteur de valeurs fortes, de celles qui manquent actuellement au pays, enfin je ne te fais pas un dessin, tu vois le topo. L'aspect patriote et grand ami est à mettre en avant, quitte à broder un peu sur ce dernier point. Il en fait un élément essentiel de sa campagne. Il veut quelque chose de neuf. Tout est réglé dans le détail. Je t'attends demain matin dans mon bureau.

Sydney avait raccroché. Je suis resté un long moment apathique, profondément déprimé. L'Alaska était le dernier endroit après l'enfer où j'avais envie de mettre les pieds et de surcroît je détestais prendre l'avion.



Sur le tarmac de Seattle je titubais, abruti par le somnifère avalé au départ de New York et par les vapeurs d'alcool de la veille. J'avais bu comme un mercenaire russe pour oublier Louise et la chute inéluctable de l'avion. La nuit dans un hôtel proche de l'aéroport avait été sans sommeil.

Les trois heures et demie de vol pour rejoindre Anchorage m'avaient été plus pénibles encore que les onze heures qui avaient précédé. Je m'étais concentré sur le maigre spectacle qu'offrait le hublot pour ne pas regarder ma montre. Il est des heures infiniment plus longues que d'autres. Des heures alimentées goutte à goutte par une perfusion de craintes phobiques. Quelques trouées laissaient parfois deviner un paysage sans contour. Une demi-heure avant Anchorage le temps s'était dégradé. L'avion avait été malmené dans une brume opaque. Des chocs sourds ébranlaient la carlingue. Les réacteurs poussaient des plaintes déchirantes. Les hôtesses, sanglées sur leur siège, affichaient un sourire contraint. Une tension poisseuse avait rendu les passagers mutiques. Un enfant s'est mis à pleurer. Puis les trappes du train d'atterrissage se sont ouvertes dans de lugubres grincements métalliques

et le vent s'est engouffré dans les cavités béantes. Je sentais le plancher vibrer sous mes pieds. Les ailes de l'avion se sont disloquées pour freiner sa descente vertigineuse. Les nuées défilaient par lambeaux sur les fragiles ailerons. Quand les roues ont touché le tarmac, j'ai retenu ma respiration jusqu'à ce que l'avion perde de sa vitesse. Les passagers ont applaudi. Je n'avais pas eu cette force. J'avais tiré de ce voyage une affliction qui devait me peser plusieurs heures durant.

Le Dodge Ram filait à bonne allure sur la Richardson Highway. Je n'avais pas pu me résoudre à monter à bord du Dash à hélices qui fait la liaison entre Anchorage et Valdez. Ne sachant quelles difficultés j'allais devoir affronter pour rejoindre la ville par voie terrestre, j'avais opté pour un pick-up 4x4. J'avais probablement vidé la moitié des réserves d'essence de l'Alaska pour faire les trois cents miles du trajet.

La route suivait de profondes vallées, s'enroulait autour de hauts sommets pour gagner des cols anonymes et redescendre à nouveau. Elle jouait avec des brumes empalées sur des forêts d'épicéas et des mers de nuages ne laissant voir du monde que des pics acérés couverts de neige. Toutes les heures environ, elle croisait un lieu-dit matérialisé par un panneau cabossé et deux ou trois maisons de bois dont l'activité des occupants restait un mystère. Je me suis arrêté manger dans un restaurant au bord de la Tonsina River. J'en avais profité pour appeler Dick Carlson. Comme à Anchorage, j'étais tombé sur sa messagerie qui ne disait pas son nom et ne m'invitait à rien. J'y avais laissé l'heure de mon arrivée, suivant les indications fournies par le gars qui m'avait servi. Deux heures plus tard je stationnais devant l'aéroport de Valdez. Il y avait une dizaine de voitures. Le bâtiment était modeste. Je suis entré dans le hall. Il était désert. J'ai fait les cent pas pendant une